toujours de la chasse aux buffles, eh bien ! non, dès que sa jambe a été guérie, il y est retourné.

J'aurais encore bien d'autres choses à vous dire sur la colonie de la Rivière-Rouge, car je sens que mon travail est très-incomplet, mais il faut savoir se borner ; d'ailleurs je ne dois point trop abuser de votre bienveillance à m'écouter. Je finis par une réflexion : aujourd'hui, on s'occupe beaucoup de l'avenir de cette lointaine contrée ; on a écrit même, sur sa prospérité future et sur les richesses qu'elle pouvait fournir, des articles empreints de beaucoup d'exagération. Si j'osais émettre une opinion, elle ne serait point tout à fait conforme à ceux qui prétendent que la colonie de la Rivière-Rouge est le berceau d'un vaste empire, ou, si l'on veut, d'une riche et populeuse province. Pourtant, comme de nos jours les calculs qui paraissent les mieux fondés sont souvent déjoués par l'expérience, il faut être modeste dans ses prévisions, et ne pas risquer un jugement qui, plus tard, pourra recevoir des faits un éclatant démenti.

AUBERT, O. M. I.

VOYAGE A LA RIVIÈRE-ROUGE EN 1862.

Rapprochons les détails suivants de ceux qui précèdent ; les contrastes ressortiront mieux. Vingt jours suffisent pour parcourir l'espace que l'on ne franchissait que dans deux mois ; l'Évangile a pris des ailes de feu. Voici la lettre du R. P. PETITOT :

Saint-Boniface, le 29 mai 1862.

Parti de Montréal avec Mgr TACHÉ et un Prêtre du Mans, le lundi 5 du courant, je suis arrivé à Saint-Boniface lundi dernier 26, après un très-beau voyage ; de Montréal au Mississipi, nous l'avons effectué en chemin de fer, visitant sur notre passage les grands lacs Ontario, Erié, Huron, Michigan, traversant le Saint-Laurent, l'Ottowa, et d'autres grandes rivières. Tout ce pays est presque aussi avancé dans la civilisation que

notre vieille Europe; on rencontre des villages sur toute la ligne du chemin de fer; nous nous sommes arrêtés dans quelques grandes et belles villes, telles que Toronto, Détroit, Chicago, où nous avons couché dans des hôtels splendides. Le temps nous a toujours favorisés; le climat est si doux, la chaleur déjà si forte, que la végétation nous a semblé plus avancée qu'en France. De belles forêts d'érables et de peupliers, des prairies naturelles bornées au loin par les bois, se montrent de chaque côté de la voie ferrée, comblant les intervalles qui séparent les villages Ceux-ci ont des noms assez curieux, et j'ai été étonné de trouver, en Amérique, Saint-Pétersbourg, Hambourg, Paris, Londres, et même, comme vous le verrez plus loin, Marseille elle-même. Vous voyez que je suis encore en Europe On voyage ici avec beaucoup plus d'agrément que dans l'Europe; je vous ai déjà entretenu des waggons américains; on y trouve des lits très-commodes, un cabinet de toilette, une fontaine, etc. Un peu avant d'arriver au Mississipi, nous avons rencontré des sauvages sur les bords de la rivière Wisconsin, dans l'Etat de ce nom. Armés d'arcs et de flèches, et laids à faire peur, ils marchaient les uns derrière les autres au nombre de cinq à six, regardant avec étonnement la puissante et curieuse maison ambulante que les blancs lancent sur les terres où jadis ils régnaient en maîtres. Ceux-ci sont de la nation des *Puants*. J'en ai rencontré plusieurs autres dans les rues de la *Crosse*, petite ville, française autrefois, maintenant anglaise, et sise sur les bords du Mississipi. Nous avons quitté le chemin de fer dans cette ville, après y avoir passé trois jours, et nous nous sommes embarqués sur l'un des steamboats qui font le service de la Crosse à Saint-Paul sur le Mississipi. A l'inverse de ceux qui naviguent sur mer, les bateaux à vapeur du Mississipi calent très-peu d'eau et s'élèvent, au contraire, de plusieurs mètres au-dessus de sa surface; ce sont de véritables édifices à plusieurs étages, ornés de galeries extérieures, et terminés par une immense plate-forme. Ils sont à roues ordinairement, mais plusieurs n'en ont qu'une seule placée à l'arrière; en ce cas, le même a deux gouvernails placés de côté et d'autre.

On ne peut rien voir de comparable au Mississipi ; ses rives bordées d'épaisses forêts, la largeur de son lit, les collines dentelées, arrondies ou festonnées, qui le bordent de distance en distance, les lacs qu'il traverse, offrent un panorama magnifique, qui change à chaque détour du fleuve. Considérant un si beau pays, je ne pouvais m'empêcher de m'attrister en pensant qu'il appartenait autrefois à la France, et qu'il est aujourd'hui, par la seule faute de nos gouvernements, entre les mains des Américains et des Anglais. La vallée du Mississipi, appelée autrefois Louisiane, forme aujourd'hui cinq à six Etats, dont les deux que j'ai parcourus s'appellent, l'un Wisconsin, l'autre Minessota.

Vendredi 9 mai, à quatre heures de l'après-midi, nous atteignîmes Saint-Paul, capitale de ce dernier Etat, et située aussi sur le Mississipi. Cette ville qui, en 1848, ne comptait que cinq à six mille habitants, en a aujourd'hui quinze mille, dont le tiers sont des catholiques canadiens ou irlandais qui y ont deux Eglises et un Evêché fort beau, où nous logeâmes pendant les cinq jours que nous passâmes dans cette ville. Mgr Grace, Dominicain américain, et Evêque de Saint-Paul, nous y reçut avec une bonté toute particulière. Nous dînâmes tous les jours à sa table et en fûmes comblés d'amitiés. Je chantai ici la Grand'Messe devant lui et Mgr Taché. Le mercredi 14 mai, nous sommes partis de Saint-Paul en *stage ;* tel est le nom qu'on donne aux diligences qui font le service des grandes prairies américaines, ces immenses déserts où l'on ne rencontre pas un seul arbre, et que l'on peut appeler des mers, des océans de verdure. Ces voitures sont de grands chars non suspendus, recouverts d'une capote de toile blanche, qui protége à peine du vent et de la pluie, et traînés par quatre beaux et vigoureux chevaux. Nous sommes demeurés enfermés pendant cinq jours dans ces véhicules incommodes, et avons traversé tout l'immense territoire des Sioux sans rencontrer un seul de ces sauvages.

A Saint Antoine, petite ville, distante de Saint-Paul de deux à trois lieues, je jouai piteusement le rôle que nombre d'Anglais jouent en France, c'est-à-dire que je fis un coq-à-l'âne

impayable et en pleine table d'hôte. Le garçon m'ayant demandé en anglais ce que je désirais, la langue me tourna et je répondis : *Give me peace of steamboat* pour *peace of beefsteak*, « Donnez-moi un morceau de bateau à vapeur. » Je vous laisse à penser si l'on dut rire, et si je m'en donnai moi-même.

Pendant toute cette journée, notre *stage* longea le Mississipi, profondément encaissé et voilé par les bois. Tout autour de nous s'étendait la prairie roulante, accidentée et verdoyante, parsemée de nombreux lacs où le rat musqué fait son nid dans les roseaux, et que recouvrent des bandes de canards. C'est vers le soir de cette journée que nous rencontrâmes sur notre chemin la ville de Marseille; non la ville actuelle, peuplée et civilisée, mais la Marseille antique, à l'époque où elle ne comptait encore qu'une seule maison : car c'est à quoi se borne pour le moment la Marseille de la prairie et des rives du Mississipi ; une seule cabane en troncs d'arbres, habitée par un Français canadien, d'origine marseillaise sans doute.

Après avoir traversé le fleuve, nous continuâmes notre route du côté opposé, et quittâmes les bords du Mississipi pour nous enfoncer dans les grandes prairies plates, dont la surface verte et immense, coupée de nombreux lacs, n'est bornée que par l'horizon. De temps en temps, nous rencontrions sur notre chemin des cabanes en planches, quelques rares villages catholiques, presque tous composés d'Allemands ou d'Alsaciens. Tous les soirs, à huit heures, le *stage* s'arrêtait devant une auberge, simple cabane en troncs d'arbres, où nous trouvions un souper très-copieux, et un lit en peaux de buffles. Rien de plus curieux que le repas américain. Il est du bon ton ici de charger son assiette de tout ce qu'elle peut contenir, et des mets les plus incompatibles en apparence. C'est ainsi que j'ai vu sur mon assiette, aussi large qu'un plat à barbe, du jambon, du porc, du veau, du beurre, de la choucroûte, des patates, de la confiture d'attocat, de la mélasse; pour boisson, du café ou du thé sans sucre, ou du lait froid, ou simplement de l'eau. Il n'y a guère qu'en France où l'on boit du vin; je n'en ai bu qu'une fois depuis que je suis en Amérique.

Ici, il n'y a de distinction pour personne à table comme

ailleurs, les valets mangent avec les maîtres, les ouvriers avec les milords. On donne aussi le nom de *monsieur* ou de *mademoiselle* aux serviteurs, tandis que l'on n'appelle que *sir* ou plus simplement *bishop* tout court, les Evêques. Chose singulière ! ce titre de *sir* ou *monsieur*, ils le donnent aussi à leurs chevaux et à leurs chiens. *Go on, sir, go on, sir Arthur, sir John,* crient continuellement les cochers : « Marchez, monsieur ; marchez, monsieur Arthur, monsieur Jean ! » Ainsi donc, en Amérique, bêtes et gens sont sur le même pied ; et les chevaux y sont traités comme des seigneurs, ou les seigneurs comme des chevaux, ceci soit dit en plaisantant.

Nous rencontrions quelquefois sur notre passage des villages portant de singuliers noms ; tel est celui de *Pomme de terre*, donné à un groupe de maisonnettes au bord d'un lac.

Après cinq jours de voyage dans ces immenses déserts, nous arrivâmes à Georges-Town, au bord de la Rivière-Rouge du Nord. Grâces à Dieu, nous n'étions plus qu'à cent lieues de Saint-Boniface ; mais ces lieues, nous ne mîmes pas moins d'une semaine à les franchir, tant la rivière est tortueuse, et tant les arrêts sont fréquents. Nous logeâmes au fort Georges-Town, chez M. Muray, agent de la Compagnie de la baie d'Hudson, et protestant de la secte presbytérienne. Ce monsieur, ainsi que toute sa famille, se montra plein de prévenance pour Monseigneur et pour nous. Il pria même Monseigneur de dire les Prières du soir et de bénir la table, et nous fûmes témoins du spectacle qu'offrit un Evêque catholique invoquant à haute voix et au nom d'une famille protestante les bénédictions de Dieu et de la Sainte-Vierge sur cette même famille.

Les bois qui bordent la rivière en cet endroit sont pleins d'écureuils auxquels les enfants font la chasse à coups de flèches. Ils sont presque aussi communs que les rats ; comme eux, ils se faufilent dans les maisons, habitent dans les basses-cours, parmi les bestiaux. Les couleuvres y sont aussi très-communes, mais très-inoffensives.

Bien que le bateau fût équipé par des protestants, et que tous les passagers le fussent aussi, nous y avons été comblés

d'égards et de respect. Chose singulière! ces gens estiment singulièrement les prêtres catholiques, tandis qu'ils méprisent leurs propres ministres. Le cinquième jour après notre départ se trouvant le jour de la fête de la reine Victoria, on invita Monseigneur à présider le banquet qui eut lieu à cette occasion, et nous eûmes aussi les premières places. Après le dîner, on porta force *toasts* accompagnés des chants du *God save the queen*, et de *hourras* prolongés. Un de ces *toasts* fut adressé à Monseigneur et aux Missionnaires; Notre saint Évêque y répondit par un discours en anglais qui fut accueilli d'un tonnerre d'applaudissements à coups de talons. Il va sans dire que toutes ces *santés* consistaient en belle eau de fontaine, et que les verres étaient toujours pleins.

Vers le sixième jour de notre voyage sur la Rivière-Rouge, nous commençâmes de nouveau à apercevoir les prairies que les forêts de la rive nous avaient longtemps dérobées; et dimanche dernier, nous accostâmes le rivage du territoire des Sioux, où le capitaine devait recevoir la visite des sauvages Chippeways. Nous les vîmes bientôt arriver en foule, au nombre d'une centaine, nous saluant à coups de fusil, et faisant mille démonstrations. Les hommes avaient revêtu leur grand costume de guerre; ils avaient le visage barbouillé de vermillon, rayé de noir et de blanc, les cheveux hérissés ou pendants sur les yeux en longues tresses auxquelles étaient attachés des plaques de cuivre et mille brimborions. Quelques-uns portaient des plumes dans les cheveux, tous avaient des guêtres en peau de cerf, des mocassins, ou souliers, mais en même étoffe, et un brayet de couleur voyante. Le grand chef, nommé *l'Or Jaune*, était un vieillard d'une figure grotesque et laide à faire peur; seul parmi tous les guerriers, il ne portait aucun ornement. Il se trouvait parmi eux un grand nombre de femmes, dont une toute jeune portait sur ses épaules un petit nourrisson attaché sur sa planche comme une petite momie. De cette affreuse et pauvre petite créature, dont la tête ronde et inerte se balançait à droite et à gauche, on aurait dit une de ces grosses et vilaines chenilles qui sortent de temps en temps de leur cocon leur tête noire, qu'elles

promènent de côté et d'autre d'un air inquiet et hébété.

Après qu'ils eurent tenu un petit conseil en fumant leurs pipes, et que le capitaine leur eut donné deux petits barils de whisky, nous quittâmes cette horde enluminée, plus semblable à des fous en mascarade qu'à des hommes doués de raison. Ces sauvages sont encore infidèles.

Le lendemain enfin, lundi 26, nous arrivions à Saint-Boniface au milieu des cris d'enthousiasme et des coups de fusil des habitants agenouillés sur le rivage pour recevoir la bénédiction de leur Pasteur bien-aimé. Le retour de Monseigneur a ressemblé à un triomphe. A peine a-t-il touché le rivage, que la foule des métis et des Irlandais catholiques s'est ébranlée et a accouru au-devant de lui, tandis que tous les passagers du steamboat lui souhaitaient mille prospérités. Combien de larmes coulèrent dans cette circonstance ! Combien de cœurs se sentirent attendris et émus ! Combien les Protestants durent être étonnés de voir dans les Catholiques tant de charité, tant d'affection fraternelle!

PETITOT, O. M. I.

LA RIVIÈRE-ROUGE.

Je veux mentionner deux ou trois petits incidents de notre voyage qui ont servi à y répandre un certain charme. Telle est la petite misère que nous avons essuyée au milieu des prairies lorsque, notre voiture s'étant embourbée dans un marais jusqu'au moyeu des roues, il a fallu la décharger nous-mêmes et forcer sur les roues pour la dégager ; tel est encore le petit accident qui est arrivé à notre steamboat sur la Rivière-Rouge. Celui-ci a manqué se changer en catastrophe. Ce bateau à vapeur, construit comme un château de cartes et beaucoup trop long pour la rivière, a éprouvé une dizaine d'avaries dans le trajet. Par deux fois il s'est jeté dans les arbres du rivage à toute vapeur, et a vu ses cheminées et ses mâts rasés ; une autre fois, il a manqué sau-

ter, etc. Nous en avons été quittes pour la peur et pour de fastidieux retards.

Les Protestants sont nombreux à la Rivière-Rouge, où ils forment un peu moins de la moitié de la population. Ils y ont huit à dix ministres des sectes Episcopale et Presbytérienne; mais la population offre cet avantage, que les Catholiques sont à peu près séparés des Protestants. Ainsi, à la Mission du R. P. MESTRE sur la rivière Sale, on compte plus de 115 familles catholiques, tandis qu'il n'y a pas un seul Protestant ; à Saint-François-Xavier, Mission de M. Thibault, il n'y a que 3 familles protestantes sur 225 familles catholiques, et à Saint-Boniface il n'y en a que 5 sur 300. Le contraire a lieu dans les paroisses protestantes.

C'est un assez triste spectacle que celui que présente Saint-Boniface de prime abord. Les maisons des métis et des Canadiens y sont parsemées à grands intervalles des deux côtés de la rivière et non réunies en village. A mesure que l'on avance, elles deviennent de plus en plus clair-semées, jusqu'à ce que l'on rencontre le couvent des Sœurs, et, un quart de mille plus loin, le Collége catholique, perdus l'un et l'autre sur une plage sablonneuse. L'Eglise, qui s'élevait entre les deux, devait corriger un peu ce coup d'œil désagréable ; aujourd'hui il n'en reste pas une seule pierre. L'Office divin se fait dans une salle basse du Collége ; les Pères et Mgr TACHÉ lui-même, qui longtemps n'ont eu d'autre logement que les galetas de cette même maison, sont maintenant entassés dans une petite maison de planches construite tout nouvellement. C'est aussi dans ce petit édifice que les élèves prennent leur nourriture en compagnie de Monseigneur et des Pères, tandis que dans la cuisine attenante une quinzaine d'ouvriers font de même. Ce spectacle fait mal à voir. Et pourtant Monseigneur est si gai, si avenant pour tout le

monde, les Pères sont si aimables, qu'on les croirait exempts de tout tracas.

J'ai eu le plaisir de voir réunis, à Saint-Boniface, tous les Pères des environs, à l'exception du P. André; je veux parler des Pères Lestanc, Lefloch, Directeur du Collége; Richer, économe; Mestre et Lacombe, du lac Sainte-Anne, plus MM. Thibault, de Saint-François-Xavier, et Oram. M. Thibault, qui est vieux et fatigué, m'a emmené hier de Saint-Boniface afin que je remplisse ses fonctions aux Saints Offices. La Mission qu'il dessert offre un aspect bien plus riant que Saint-Boniface. Située sur les bords de la rivière Assiniboine, à dix-huit milles en amont de son embouchure, elle est entourée de bois de trembles, et voit la prairie étendre derrière elle sa nappe immense, parsemée des tentes des chasseurs métis ou des sauvages Cris et Sauteux. Rien n'était curieux comme l'aspect du village ce matin. De tous côtés affluaient de petits escadrons de métis à cheval, des files de charrettes pleines de femmes qui venaient assister à la Sainte Messe. Mais ce qui étonne encore plus, c'est d'entendre toute cette foule parler français aussi bien que pas un de chez nous; c'est de voir en elle cette politesse, cette vivacité de caractère qui distinguent les Français et les Canadiens. Oh! que la langue de ma patrie résonne bien à mon oreille dans ces contrées lointaines!

Petitot, o. m. i.

DE SAINT-BONIFACE A LA MISSION DE LA PROVIDENCE.

Suivons le R. P. Petitot dans son voyage de Saint-Boniface à la Mission de la Providence; les détails que sa plume nous fournit nous feront connaître parfaitement les lieux qu'il a parcourus et ce que ces lieux offrent de plus intéressant. Nous n'aurons pas à revenir plus tard sur ces

descriptions de voyage. La première lettre est adressée aux Frères scolastiques et à leur Père Modérateur.

Grand-Portage la Loche, 23 juillet 1862.

MON RÉVÉREND ET BIEN REGRETTÉ PÈRE,

C'est le dimanche 8 juin, fête de la Pentecôte, que je partis de Saint-Boniface avec le P. GROUARD, encore Novice. Dire la peine que je ressentis en abandonnant Mgr TACHÉ, ce saint Evêque dont vous connaissez la bonté et le caractère unique, est chose impossible. D'ailleurs, je crois qu'à mesure que l'on s'éloigne de sa patrie on s'attache davantage aux personnes et aux lieux qui la rappellent; et que la peine que l'on ressent en les quittant en est d'autant plus grande. Nous partîmes cette fois-ci, non plus en chemin de fer, non plus en diligence, non plus même en steamboat, mais en *barge*. Cela sent bien encore un peu la civilisation. mais du moins il y a encore loin de là à un bateau à vapeur. Les barges sont des barques de la grosseur d'une tartane, elles marchent à la rame et à la voile comme cette sorte de navire; mais pour un voyageur et surtout pour un Missionnaire, on est loin d'y être à son aise. Assis parmi les ballots de peaux ou les barils de poudre et de sucre, nous n'avions d'autre abri que la calotte des cieux; rôtis par le soleil ou mouillés par la pluie, il fallait bien tout supporter. Le matin, à midi et le soir, ces barques prennent terre pour les repas. Elles ne naviguent pas la nuit. Dès que le signal est donné par celle des barges qui porte le guide, chacun saute à terre et s'élance dans la forêt pour abattre du bois. Rien de plus beau, de plus grandiose que l'aspect de ces forêts vierges que le sauvage et le métis côtoient seulement à de rares intervalles; leurs arbres séculaires couverts de lichens voient pendre de toutes leurs branches de longues touffes d'un vert pâle semblables à une longue chevelure. Les plus vieux jonchent le sol de leurs corps. Ici, l'arbre reste où il tombe : nul ne profite de son bois, et ces forêts pourrissent sur place pour se changer plus tard en marais et en tourbières. En mettant le pied sur la

rive, nous faisons comme les autres. Notre tente est dressée sur le rivage, lorsqu'il est sablonneux; mais le plus souvent nous dormons à la belle étoile, enveloppés dans notre couverture. C'est un curieux spectacle que celui que présentent ces campements dans le désert. Le lac dort en face de nous comme un monstre assoupi; sur les trembles et les bouleaux qui bordent les rivages, le soleil qui s'éteint dépose des lambeaux de pourpre et d'or; tandis que les falaises et les grèves lointaines apparaissent comme un mirage à l'horizon. Au silence éloquent de la solitude succède un bruit inaccoutumé : les barques se déchargent, les tentes se dressent, les feux pétillent et lancent vers le ciel des tourbillons d'étincelles; on entend dans la forêt le bruit de la cognée et celui du sapin qui tombe sous ses coups. Les enfants métis et sauvages, trop longtemps silencieux, reprennent leurs ébats parmi les roseaux, courent après les vagues ou se poursuivent à coups de flèches. Le métis au teint cuivré, le Sauteux aux longues tresses, le Maskégon, le Cri à la longue et noire chevelure se mêlent sur le rivage, allument leur petit calumet et préparent sur un rocher la pâte qui doit se transformer en galette. Cependant le repas du soir est fait, j'assemble nos chers chrétiens au milieu du campement, et là, agenouillés sur le sable, sous le regard de Dieu, n'ayant d'autre temple que la voûte azurée, d'autres tentures que la parure des champs, d'autres tapis que le gravier du rivage ou la vaste savane, nous adressons au Seigneur, en louant la Sainte Vierge, cette prière que l'on répète jusqu'au bout du monde : le Chapelet.

Le dimanche, nous célébrons la Sainte Messe : deux coffres placés l'un sur l'autre figurent l'autel; il est recouvert d'une nappe blanche et décoré de deux petits chandeliers; ma croix d'Oblat est suspendue par derrière aux branches d'un arbre, dont le vert feuillage forme le fond du tableau; tandis que deux métis remplissant les fonctions de chérubins se tiennent de chaque côté de l'autel, étendant en l'air leur capot comme un voile pour protéger à la fois et le Saint-Sacrement et le Prêtre. Cela a lieu lorsqu'il n'est pas possible de planter la tente. Pour lustre, le soleil se balance sur nos têtes; et le fracas

des cascades et des rapides qui grondent non loin, tient lieu d'orgue.

Le soir, il y a chapelet, instruction et prières suivis du chant d'un cantique. — La piété de nos gens ferait honte à beaucoup de chrétiens d'Europe et surtout de France, et je me plais à leur en rendre hommage. Aucune parole grossière, aucun jurement ne sort de leurs lèvres. A peine ont-ils pris leur repas du soir qu'ils se jettent à genoux sans aucun respect humain pour faire leurs prières, et le matin au réveil, leur première action est le signe de la croix. Quelle simplicité! quelle foi! chez des hommes grossiers, toujours livrés à eux-mêmes et qui mènent une vie aventureuse au milieu de protestants fanatiques et de peuplades dévergondées. Leur vie est bien dure et pourtant ils n'en murmurent point et ont toujours le sourire sur les lèvres. On sent qu'un sang français coule dans leur veine à voir avec quelle audace ils affrontent les dangers, et avec quelle bonne humeur ils supportent les fatigues. Ployés sur leur rame jusqu'à neuf et dix heures du soir, ils prennent à la hâte quelques instants de sommeil sur le rocher pour repartir à deux heures du matin. Ils travaillent tant qu'il fait jour, je me trompe, tant que le soleil demeure sur l'horizon, c'est-à-dire depuis deux heures du matin jusqu'à dix heures du soir, dans les grands jours. Plus nous avançons dans le nord, et plus les jours grandissent. Au Portage de la Loche, cent lieues plus haut que l'île à la Crosse, on voit clair toute la nuit, et le jour se contente de tourner autour de l'horizon sans disparaître complétement. A la Grande-Rivière où je me dirige, le jour est de trois mois sans solution de continuité.

Tout mon voyage se fait par eau. Il serait trop long de vous énumérer tous les lacs et toutes les rivières que nous avons remontés jusqu'au Portage la Loche qui est le point culminant de cette partie du plateau nord-américain. Vous désirez peut-être que je vous fasse un petit tableau du pays. Vous vous figurez, je pense, des landes arides, de vastes plaines sans cesse couvertes de neige, des lacs mornes. C'est ainsi que je me l'imaginais aussi. Bien m'en a pris, car j'ai été

enchanté des terres de la baie d'Hudson. Distinguant tout d'abord entre *riche* et *beau*, je ne crains pas d'affirmer que ce pays est beau, trois fois beau, quoique d'une stérilité presque complète. Point de prairies, cela est vrai, point ou très-peu de terres cultivables, c'est encore vrai; mais des rochers feldspathiques et granitiques quelquefois schisteux, tels que ceux dont sont formées nos montagnes des Alpes; mais d'épaisses forêts où se pressent cinq à six variétés de sapins, mêlés au bouleau, au tremble, au cèdre et à l'aune; mais des falaises à pic traversées de filons granitiques; des collines basses et ondulées, des dunes de sable blanc couvertes de pins d'un aspect singulier. Cette terre si aride et pourtant si pittoresque, si variée, acquiert un certain charme par les innombrables lacs, les vastes rivières qui l'arrosent sans pouvoir la féconder. En effet, il est presque impossible de pénétrer dans ce pays autrement que par eau, excepté en hiver, les forêts s'opposant à ce qu'on y fasse un chemin par terre. D'ailleurs quand même on tenterait de le faire, on serait bien vite arrêté par des lacs et des rivières. On dirait vraiment que l'eau est maîtresse ici, elle y règne en souveraine; elle y roule avec un fracas épouvantable et une rapidité qu'atteignent à peine nos torrents; tantôt elle s'arrête, se déroule en une nappe immobile, dont les bords sont couverts de nénuphars, puis elle se promène silencieuse entre des rives marécageuses; tout d'un coup elle se précipite entre des rochers noirâtres, en formant une multitude de cataractes. C'est ce qu'on appelle un *rapide*. Parvenue dans un bassin inférieur, elle recommence le même manége. Depuis la Rivière-Rouge, nous avons franchi plus de trente de ces rapides, en remontant toujours d'un bassin inférieur dans un autre plus élevé. Cette pente rapide de ce grand plateau central et la nature du sol et de ses productions qui sont toutes alpestres expliquent en quelque manière le grand froid qui règne dans ce pays pendant l'hiver, bien qu'aux mêmes latitudes il fasse moins froid en Europe. Ainsi le froid qui règne à Athabaskaw est beaucoup plus rigoureux que celui qu'il fait à Saint-Pétersbourg, qui se trouve sous la même latitude; et le climat de Montréal n'est

pas comparable à celui du Poitou, bien qu'ils passent sous la même parallèle.

Vous connaissez déjà les singuliers phénomènes qui se montrent dans ces contrées élevées; l'aurore boréale est un des plus intéressants et des plus admirables. Il n'est pas de nuit où ce phénomène surprenant n'apparaisse. Il y a peu de temps encore, il me fut donné d'en contempler une qui peut passer pour magnifique. Il pouvait être dix heures et demie, mais il faisait jour du côté du couchant, et la lune était radieuse; l'aurore boréale se montra néanmoins dans tout son éclat. Elle commença par une zone lumineuse en demi-cercle, dont la direction courait de l'est à l'ouest. Bientôt elle prit une intensité très-forte au zénith et se changea tout à coup en un foyer de lumière électrique d'une vivacité indescriptible. Il s'y fit un grand mouvement comme celui d'une multitude d'éclairs qui éclateraient en tous sens, ou bien, mais plus en grand, comme les jets de flamme colorés qui partent d'un artifice; les couleurs en étaient variées, mais le violet et le jaune y dominaient. Cette commotion électrique ne dura que huit à dix secondes. Après quoi, de ce foyer lumineux, des traits enflammés semblables à des faisceaux de verges d'acier s'échappèrent en tous sens en rayonnant autour du centre. Elles s'éparpillèrent jusqu'aux bords de l'extrême horizon en s'effaçant de plus en plus. Tout cessa pour un instant, et puis la brillante ceinture reparut de nouveau, mais beaucoup plus au nord, et se mit à onduler lentement en étalant ses franges irisées. Elle disparaissait de temps à autre pour reprendre de plus belle; sa direction, qui était de l'est à l'ouest au commencement, changea complétement peur passer du sud au nord. Et toute la lumière se dirigea du côté de la presqu'île de Melville, où se trouve le pôle magnétique. J'ai joui de ce magnifique spectacle sur le lac Primo, le dernier lac que l'on rencontre avant d'entrer dans le lac de l'île à la Crosse.

Je vous ai dit tantôt que je ne vous nommerais pas le nom des lacs et des rivières que nous avons parcourus; cependant, comme cela pourrait intéresser quelques-uns d'entre vous, surtout ceux qui pourraient être destinés pour ces Missions,

je vous en donnerai la nomenclature. Toutefois, je doute que vous les trouviez relatés sur les cartes anciennes et qui ne sont pas de confection anglaise, car elles sont loin d'être exactes : Rivière-Rouge, lac Winipeg, rivière aux Brochets, rivière Sckatchwan, rivière du Petit-Rapide, lac Travère, rivière Décharge, lac Bourbon (en anglais *Ceder-lake*), rivière Sckatchwan, appelée ici rivière du Pas; lac Vaseux, trois lacs Cumberland, rivière Maline, lac Castor, rivière la Pente, lac Héron ou Huron (qu'il ne faut pas confondre avec le grand lac de ce nom); lac Chégueck, lac des Bois, source de la rivière la Pente, rivière aux Anglais, lac la Loutre, lac des Iles d'Ours, lac des Epingles, lac Souris, lac Serpent, rivière aux Foins ou d'Epinette, lac du Genou, lac Primo, rivière la Puise, lac de l'*Ile à la Crosse*, rivière Creuse, lac Clair, lac du Bœuf, rivière la Loche jusqu'à sa source; Portage de cinq lieues par terre. Point culminant. On redescend de l'autre côté par les rivières et lacs suivants : rivière Eau Blanche ou petite rivière Athabaskaw, rivière la Biche, lac *Athabaskaw*, rivière Athabaskaw, rivière des Rochers, rivière des Esclaves, grand lac des *Esclaves*, grande rivière Mackensie qui se décharge dans la mer Polaire, en côtoyant à quelque distance l'extrémité nord des montagnes Rocheuses. — Fort Good-Hope. — Il y a 500 lieues de Saint-Boniface au lac la Crosse, 700 au lac Athabaskaw; 1,200 au fort Good-Hope.

Quels ont été pendant ce temps nos travaux apostoliques? Comme vous le pensez bien, ne connaissant encore aucune des langues du pays et nous trouvant sans demeure fixe depuis près de cinquante jours, ils ont dû se borner à peu de chose. Six ou huit baptêmes d'enfants ou d'adultes ; l'Extrême-Onction donnée à un sauvage moribond, voilà tout ce j'ai pu faire parmi les sauvages cris ou montagnais que j'ai rencontrés sur mon passage. Parmi les métis le ministère est plus étendu, parce qu'ils parlent français ; aussi, outre la prédication et la Sainte Messe qu'ils entendent très-souvent, peuvent ils s'approcher du sacrement de Pénitence et recevoir la Sainte-Communion, ce dont ils s'acquittent avec une foi admirable. Je vous ai dit que j'avais eu le bonheur d'administrer un sauvage ; quand

nous n'aurions tout quitté que pour ouvrir le ciel à une âme, nous devrions nous en estimer bien heureux. Ce sauvage était un petit jeune homme dont on n'a pu me dire l'âge précis, mais qui pouvait avoir de treize à quinze ans; il était couché dans une tente en peau de caribou et gisait sur un lit de mousse et de menues branches de sapin. La partie supérieure de son corps offrait l'aspect d'un squelette vivant, il n'avait absolument plus que la peau et les os, son visage surtout était effrayant à voir, ses yeux fixes brillaient de l'éclat de la fièvre, et ses lèvres retirées laissaient voir ses dents blanches et serrées. Mais depuis la ceinture jusqu'aux genoux, cet infortuné, rongé d'un mal indescriptible, mais que je crois être un chancre, n'était plus qu'une masse informe de chair pantelante; ses genoux, dénudés, apparaissaient à travers le simple châle qui le recouvrait comme deux pieux aigus plantés en terre. Les parents de cet infortuné étaient tous réunis dans la loge. Vous connaissez l'amour que les sauvages portent à leurs enfants et vous comprendrez sans peine la douleur de ceux-ci. Le père était à demi couché à la droite du moribond, dont il essuyait de temps en temps la sueur froide. « Mon fils ; mon fils! » disait-il de temps en temps en le regardant avec attendrissement; de l'autre côté de la tente, accroupis sur leurs talons, gémissant et fumant leur pipe, se tenaient la mère, la grand' mère et les autres parents de l'enfant. Je leur offris du camphre pour le malade; ils firent un signe de tête pour me donner à comprendre qu'il n'était plus temps et me firent prier de l'administrer au plus tôt. Je lui conférai en effet le sacrement de l'Extrême-Onction, et laissai dans la tente un sac que le père m'avait demandé pour inhumer son fils.

Au Portage la Loche, d'où je vous écris ces lignes, les montagnais se trouvent en grand nombre pour faire la traite et pour recevoir Mgr Grandin, qui descend du nord, ainsi que le nouveau gouverneur de la baie d'Hudson, qui est venu de la Rivière-Rouge en canot iroquois. Ces bonnes gens nous ont accueillis avec délire; un ministre qui se trouve dans la même brigade que nous s'étant approché pour leur serrer la main, une vieille femme lui a répondu qu'elle aimerait mieux

mourir plutôt que de lui donner la sienne ; qu'il n'essayât pas de la tromper, parce qu'elle savait bien qu'il n'était qu'un bourgeois travesti. Ces pauvres sauvages, bien qu'ils ne voient des Prêtres qu'une fois par an, se conservent dans une grande pureté ; tous les jours ils récitent leur Chapelet et chantent leurs cantiques. Dans toutes leurs loges, ils ont des livres de prières et des objets de dévotion. Comme nous devons demeurer ici plusieurs jours, nous nous sommes hâtés de dresser une chapelle. Elle se compose de sept à huit grandes perches recouvertes d'une toile de tente, et des prélarts des barques. De belles estampes coloriées ont été fixées aux parois et tiennent lieu de tableaux ; nos couvertures en forment la tenture et les toiles cirées de notre lit les tapis. C'est dans cette petite chapelle improvisée que nous chantons la Messe royale et nos plus beaux cantiques. Dimanche dernier, il y avait réuni devant ce petit oratoire plus de deux cent cinquante personnes, et pareille chose nous attend de l'autre côté du Portage. Chaque jour, à la Sainte Messe, nombre de métis communient, à la grande édification, mais au très-grand regret des sauvages que nous ne pouvons confesser. Ces pauvres gens sont un peu compensés par le bonheur qu'ils ont d'assister à la Sainte Messe, où nous leur faisons chanter nos plus beaux cantiques. Voici un de ces cantiques que j'ai traduit ; il se chante sur l'air : *Combien j'ai douce souvenance*, et a pour objet le Baptême.

Set'en, set'en, daniosnio
Mon père, mon père, je désire,
Ottha yenidhthha waylili,
Afin qu'elle se répande sur moi,
Nen'netsi dekaye t'oe,
Toi, toi avoir la sainte eau,
Set'en,
Mon père,
Sekeniidihanele,
Fasse-la couler sur moi,
Nide.
Que (optatif).

Dhaye Adan baonne, itta
Le vieil Adam par sa faute, vu que
Oslini seken nonidheb,
Le mal sur moi est venu,
Odblathe, sanyethent,
Beaucoup, toi qui es bon,
Set'en,
Mon père,
Eyi seraneonile,
Cela tu me le pardonnes,
Nide.
Que.

Saons itta naosthedo
Par ma faute j'ai fait (mal)
Olane; dhon sekettnasdes [purifié,
Continuellement; difficilement je suis
Sedziye kettnan lye wayli;
Mon cœur purifié sera;
Set'en,
Mon père,
Sekett t'a ibzisevaylili,
On me baptisera,
Nide.
Que.

Oslino otsihh annez itta
Le mal j'ai fait, vu que
Yedadıye ansel'konao;
Dieu m'a rejeté;
Jesukri, betchele waysli,
Jésus-Christ, son frère cadet je serai,
Set'en;
Mon père,
Seanan ot'iodel odli,
On me pardonnera,
Nide.
Que.

PETITOT, O. M. I.

HABITUDES, MŒURS DES SAUVAGES.

Vous ne sauriez croire combien il nous est pénible de ne pas connaître suffisamment la langue des sauvages. Que de fois, pendant ce voyage, ils sont venus par bandes autour de notre tente, afin d'apprendre de nous la maniere de prier ! J'ai vu surtout un jour, un petit garçon de dix à onze ans qui savait admirablement son *Pater* et son *Ave.* Je lui donnai une médaille et un chapelet en lui enseignant la manière de le dire; il me suivit toute la journée en me souriant. Pauvre petit ! que j'aurais voulu pouvoir lui en dire davantage ! Je distribuai des médailles et chapelets à plusieurs autres qui vinrent nous visiter jusque bien avant dans la nuit, et baptisai, comme je vous l'ai dit, plusieurs de leurs enfants. Quand je n'aurais quitté la France, quand je ne me serais séparé de ceux qui me sont toujours si chers, que pour transformer ces petits démons en anges, je m'estimerais infiniment dédommagé. Ces pauvres gens le comprenaient bien. Aussi ne voulaient-ils pas attendre au lendemain pour que je baptisasse leurs enfants ; il fallut le faire à dix heures du soir et en plein air.

Mission de la Providence, Grand-Rapide, 31 août 1862.

C'est avec du jus de groseille, mon Révérend Père, que j'ai l'honneur de vous faire part de mes pensées ; je désire que ma lettre vous soit aussi douce que l'est pour moi votre souvenir Ma dernière était datée du Portage la Loche. Nous sommes demeurés dans cette Mission, le P. GROUARD et moi, jusqu'au départ des barges de la rivière Mackensie, c'est-à-dire douze jours. J'en profitai pour élever une chapelle en manière de tente conique que je tendis avec des couvertures blanches et que j'ornai de belles estampes coloriées. Un autel, entouré de linge blanc, y fut dressé pendant tout ce temps. C'est dans ce petit temple improvisé que j'ai eu le bonheur de chanter la Grand'Messe le dimanche qui suivit notre arrivée, et de célébrer les saints mystères chaque jour devant plus de trois cent cinquante personnes, tant métis que sauvages. Il y avait en ce moment, au Portage, les représentants de plus de dix nations différentes : c'était une véritable Babel. Il y avait là des Sauteux, des Cris, des Maskégons, des Montagnais, des Esclaves, des Couteaux-Jaunes, des Côtes-de-Chiens, des Naanehs, des métis provenant du croisement de toutes ces races avec les races blanches, et cela sans compter les Canadiens, Anglais, Écossais et Irlandais. Il aurait fallu être un Mezzoffanti pour se faire entendre de toutes ces bonnes gens. Aussi ne prêchâmes-nous qu'en français pour la commodité d'un chacun. Notre chapelle était placée à côté de la tente du Révérend Sir Macdonald, ex-brasseur de bière, actuellement ministre du *pur Evangile*. Le chant de nos superstitions l'effraya tellement, que le lendemain de son arrivée il déguerpissait et allait camper au milieu du Portage. Par la grâce de Dieu, notre présence au Portage a produit ses fruits. Le Révérend Minis-

tre n'a pu gagner personne, tandis que nous avons vu bon nombre de Chrétiens s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Il n'y avait de Protestants, dans ce poste, que les Anglais, et ils n'étaient pas eux-mêmes plus de dix. Aussi Sa Révérence faisait-elle pitié.

Nous étions encore occupés de confessions, lorsqu'une petite lettre de Mgr GRANDIN vint hâter notre départ. Aussitôt nous déjeunons à la hâte, plions notre bagage, que nous chargeons sur un grossier chariot, et prenons à pied le chemin de la rivière Athapesko. Le Portage a à peu près 20 à 22 kilomètres. Nous les effectuâmes sans peine; mais arrivés sur le côté opposé, grand fut notre embarras. Notre bagage était demeuré en chemin ; le temps s'écoulait, et à onze heures du soir nous étions encore sans abri et le ventre à l'espagnole. Un sauvage fut expédié : il revint avec ce dont nous n'avions que faire. Aussi ce soir-là et le jour suivant mangeâmes-nous par cœur. Pendant les deux autres jours que nous passâmes sur ce rivage, toute notre nourriture se composa de galette cuite sous la cendre et d'oignons dont, en bon Provençal, j'avais eu soin de me munir. Ces oignons ont donné lieu à une scène fort comique, qui fut suivie d'une autre plus burlesque encore. Pendant que nous croquions ces tubercules, plusieurs sauvages s'arrêtèrent devant notre tente : ils ramassent les pelures que nous avions jetées dehors et les flairent. Je leur donnai alors un oignon à chacun. Ils les flairèrent longtemps avant de se décider à y mordre. Je riais sous cape, ils s'en aperçurent et cessèrent de manger. *Mange donc,* dis-je alors à un d'entre eux, *c'est très-bon.* — Ah ! Père, me répondit-il en mauvais français, *moi pas capable : c'est de la médecine.* Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire à cette déclaration. Et eux de jeter leurs oignons et de rivaliser à qui expectorerait le mieux ce qu'ils en avaient avalé. Puis ils sautèrent sur leur calumet pour chasser ce

goût désagréable. Le bruit s'étant répandu parmi les sauvages que nous mangions une herbe *médecine*, ils vinrent en foule pour en faire l'essai, et ce fut une procession les jours suivants. Le lendemain j'en vis venir à moi une vingtaine et plus : tous se plaignaient de différents maux. A les en croire, ils étaient tous à demi morts, et ils prenaient la contenance la plus piteuse. Pour guérir ces malades imaginaires de leur manie de se plaindre, j'usai d'un innocent remède. J'avais des pilules purgatives de rhubarbe, je leur en donnai à tous... Cependant, avec mon camphre, je pansai quelques blessés qui guérirent bien vite.

Sur le soir de ce même jour, un sauvage vint s'asseoir dans notre tente d'un air dolent et triste. Il croyait que je parlais cri, et il m'interpella en cette langue, puis en montagnais. J'allai quérir un interprète et lui demandai ce qu'il désirait : *J'ai perdu tous mes enfants*, me dit-il, *deux sont morts le même jour. Depuis ce temps je suis fou et ma tête s'égare. Je venais à toi pour que tu me fisses le cœur fort, et tu ne me comprends pas. Je suis bien malheureux!* Je consolai ce pauvre sauvage de mon mieux, en lui fournissant tous les motifs que nous offre notre sainte Religion. Sa douleur paraissait grande, il parlait bas, lentement, la tête inclinée et en gesticulant : *Si je pouvais mourir*, me dit-il, *j'irais retrouver mes enfants au ciel, mais le bon Dieu ne veut pas de moi, et je n'ai plus d'enfants.* Après un moment, il reprit : *Si j'avais un livre de cantiques, je chanterais, et cela me consolerait; mais je n'ai pas de livres!* Je lui en donnai un, et pendant toute la journée et les jours suivants, j'entendis ce pauvre Montagnais chantant les cantiques de son petit livre pour se consoler de la perte de ses enfants.

C'est sur les bords de la rivière d'Athapesko que se termina une scène commencée au Portage la Loche et que je veux vous raconter. Elle vous donnera une petite idée du caractère sauvage.

J'étais dans ma tente, lorsqu'une jeune femme montagnaise vint se jeter à mes pieds avec son petit enfant. Elle pleurait et paraissait vivement affligée. Je prends un interprète parmi nos métis, et je sais bientôt que la jeune femme était délaissée par son mari, qui est *Cree* de nation. Je me rends dans la loge de celui-ci pour tenter un raccommodement. J'y trouve une vieille *Creese*, sournoise et rancunière, qui m'expose les motifs qu'elle a eus de renvoyer sa bru, et refuse absolument de lui pardonner. Le jeune mari se trouvait là. Il garda le silence pendant tout le temps que je parlais, et ne répondit à mes sollicitations que par des signes de tête négatifs. Trois fois je revins à la charge, trois fois je m'en revins sans avoir rien obtenu. Le lendemain le mari était parti, et la jeune femme errait dans les bois en hurlant. Je crus qu'elle en deviendrait folle. Puis elle disparut, et je n'y pensai plus. La principale raison qui désunissait ces deux époux était leur nationalité diverse et le caractère acariâtre de la femme.

Plusieurs jours après nous étions au Portage de la Bonne ; je fus bien étonné d'y rencontrer mes sauvages, mari et femme, et je crus qu'ils s'étaient réconciliés. Je ne demeurai pas longtemps dans l'erreur. Il était six heures du soir. La vieille *Iskuam* gréa son canot et partit, suivie de ses filles. Le jeune homme s'apprêtait à en faire autant, lorsque la Montagnaise, jusqu'alors immobile, se jette à ses genoux et les étreint en sanglotant. Le *Cree* parut abasourdi, il la repoussa doucement; mais elle s'était cramponnée à sa ceinture et refusait de le quitter. Elle le priait au nom de leur enfant, qui, de son côté, criait à fendre l'âme. Le *Cree* fut sourd et la repoussa de nouveau. Alors commença une lutte affreuse entre les deux époux. Il la rejeta avec violence contre terre, la frappa du talon, et comme elle ne cessait pas de le tenir par la ceinture, il

déchargea sur la tête de cette malheureuse femme des coups de crosse et de pagaie. A la vue de ce spectacle, j'accourus pour les séparer et me mis à raisonner ce barbare. Je ne vous donnerai pas les raisons que je lui alléguai pour qu'il reprît sa femme. Le fait est qu'elles ne le touchèrent pas plus que s'il avait été un automate : *Donyé,* me répondit-il, *c'est difficile.* Ce fut là toute sa réponse. Et je me retirai en gémissant intérieurement sur ces natures rancunières. La scène affreuse recommença ; mais la jeune femme, voyant qu'elle ne pouvait rien sur son mari, usa d'un subterfuge : *Eh bien!* lui dit-elle, *puisque tu ne veux plus de moi, moi aussi je ne veux plus de ton fils, tiens, garde-le, tu seras plus capable que moi de le nourrir.* Ce disant, elle lui jette l'enfant dans les bras et s'échappe dans la forêt en poussant de vrais hurlements. Le jeune homme charge l'enfant sur ses épaules et la poursuit à toutes jambes. C'était navrant.

Le lendemain j'étais au rapide de la Cascade, où l'on faisait encore portage. Le jeune *Cree* s'y trouvait, impassible comme la veille. Son petit sauvageon s'amusait avec un écureuil attaché à une ficelle. Je cherchai longtemps des yeux la pauvre sauvagesse sans l'apercevoir. A la fin je la vis accroupie dans les hautes herbes du rivage. Elle couvait son fils du regard, mais ne disait rien. Sa ruse n'avait servi qu'à la rendre plus malheureuse. Elle demeurait seule, sans époux, sans enfant. Celui-ci même ne faisait plus attention à sa mère. Bientôt ils partirent de nouveau. Cette fois c'était pour ne plus revenir : ils allaient remonter la rivière la Biche, jusqu'au lac de ce nom, et gagner les prairies de l'Ouest où se trouvent les Crees. L'enfant fut jeté dans le canot avec les chiens ; le mari prit l'aviron sans jeter un seul regard à sa femme, et ils partirent. Elle ne poussa pas une plainte, pas un soupir. Elle se leva, prit sa petite chaudière, puis, ayant jeté un

grand cri, elle s'enfonça dans la forêt comme une folle.

Je croyais que tout était fini, et je tâchais d'effacer de mon souvenir une scène si pénible, lorsque, vers les neuf ou dix heures du soir, en descendant la rivière, nous entendons une plainte lugubre prononcée d'une manière singulière et entrecoupée par des hurlements de chien. Nous ne savions ce que c'était, lorsque nous aperçûmes de loin une forme noire accroupie au haut d'une falaise, quatre ou cinq chiens se promenaient autour de la pauvre sauvagesse. Elle demanda qu'on la prît à bord par pitié ; on n'en fit rien, et longtemps après nous entendions encore la plainte de la pauvre délaissée.

Nos sauvages sont loin d'être aimables, je viens de vous en donner une preuve. Il faut pourtant que nous les aimions, car qui les aimera si ce n'est pas nous ? Il en est qui donnent beaucoup de satisfaction, mais ils font exception. Tous les sauvages passent par trois périodes. Dès qu'ils voient le Missionnaire pour la première fois, ils sont pleins de zèle et d'enthousiasme. Puis ils deviennent indifférents. Enfin, le raisonnement reprenant le dessus, ils se montrent de bons Chrétiens. Beaucoup de nos sauvages se trouvent dans cette troisième phase. Ce sont ceux des vieilles Missions, mais les nouveaux évangélisés passent encore dans la seconde; aussi offrent-ils peu de consolation au Missionnaire.

PETITOT, O. M. I.

CONTINUATION DU VOYAGE.

10 octobre 1862

Du Grand-Portage je suis descendu au lac Athabaskaw par la rivière que je viens de nommer. Nous avons là une Mission sous le patronage de la Nativité de la Sainte Vierge. Je n'y demeurai pas un jour entier et repartis le soir même avec Mgr GRANDIN, que j'y trouvai. Tous les sauvages et les métis

du fort Chippenayan s'étaient réunis pour faire leurs adieux à leur Pasteur ainsi qu'au *setzain sautcané benarekeceta*, c'est-à-dire « au Père qui porte du métal sur le nez, » c'est ainsi qu'ils m'appellent. Un vieux sauvage, juché sur une pointe de rocher, s'efforçait de tirer des coups de fusil en fermant les yeux à chaque coup. Ce sauvage est le meilleur chrétien de cette Mission, mais le plus original. Voyant que le Père porte une tonsure, il s'en est fait une qu'il rafraîchit toutes les fois qu'il communie. *Pourquoi fais-tu cela*, lui a dit Monseigneur, *tu n'es pas prêtre*, toi? — *C'est vrai, mais ce que le Prêtre fait est bon, je puis donc le faire.*» Plein de zèle et ensevelissant les morts lorsque le Père était absent, mais n'ayant pas d'eau bénite, il les aspergeait d'eau naturelle. «*Pourquoi fais-tu cela*, lui dit Monseigneur, *tu sais bien que cette eau n'est pas bénite? — C'est vrai, mais quand on n'en a pas d'autre il faut bien se servir de celle qu'on a.* » Telle fut sa réponse.

Il partit pour la chasse avec sa femme et son neveu. « *Père*, dit-il en faisant ses adieux au P. Clut, *Père, ma femme est bien vieille, si elle meurt dois-je chanter ou pleurer? — Oh! il n'est pas absolument nécessaire que tu chantes, prie, puis pleure à ton aise.— Eh bien, non, je chanterai. Donne-moi un livre de cantiques.*» Le Père donne ce qu'il désire, mais en partant il oublie son livre, et trois jours après il renvoie son neveu jusqu'à la Mission pour aller chercher ce livre afin qu'il pût chanter à l'enterrement de sa femme qui, entre parenthèses, se porte à merveille à l'heure qu'il est et n'a pas encore pensé à mourir.

Du lac Athabaskaw nous nous rendîmes au grand lac des Esclaves par la rivière de ce nom. Ce lac, le plus grand après le lac Supérieur, mesure 10 degrés, c'est-à-dire 250 lieues de long. Nous y avons plusieurs Missions, dont la principale est celle de Saint-Joseph, au fort Résolution. Nous ne nous arrêtâmes qu'une demi-journée et continuâmes notre voyage Nous traversâmes ce lac par le plus beau temps du monde, toujours à la voile et vent arrière. Dès la troisième journée nous atteignîmes la Grande-Ile (Big-Island), où le fleuve Mackensie sort du lac pour ne se jeter que dans la mer Glaciale. Nous descendîmes ledit fleuve pendant une journée encore et arri-

vâmes en un lieu désert nommé le *Grand-Rapide*. C'est là que nous devons fonder une nouvelle Mission qui deviendra la métropole de l'extrême nord-Amérique comme Saint-Boniface l'est de la Rivière-Rouge. Elle se nommera la Divine Providence. J'y arrivai le lundi 11 août sur le soir. J'y trouvai le P. Gascon et le F. Boisramé qui y étaient depuis le mois de juillet et qui avaient déjà commencé les défrichements.

Sur une plage haute de 3 à 4 mètres s'élevaient une grande croix, non loin de là une tente de toile, un échafaud contenant tout notre avoir et la loge ou hutte de deux sauvages, nos engagés. Voilà toute la Mission. — Tout autour s'étend la forêt, devant nous coule le fleuve, large de plus d'une lieue et demie, mais divisé par une multitude d'îlots allongés.

A peine arrivés, Monseigneur repartit avec le P. Gascon, qu'il envoie au fort Good-Hope sur les limites des Esquimaux, où je devais aller, et me laissa seul avec le F. Boisramé et nos sauvages. Aussitôt nous nous remîmes à l'ouvrage, coupant des arbres, abattant des broussailles, creusant une cave et des fossés, bâtissant une maison. Lorsque Monseigneur revint trois semaines après, la maison était déjà couverte. Elle se compose de troncs de sapins bruts, posés horizontalement les uns sur les autres et encochés par leurs extrémités. La toiture est formée de perches alignées. Le tout est enduit d'un bousillage épais. Pour vitres des parchemins, pour lit une peau de caribou, pour nourriture du poisson frais ou séché au soleil ou de ce *pennican* [1], que vous avez appris à connaître, mais tout cela est souffert pour l'amour de Dieu et le salut des âmes; Tout cela nous vaudra le Ciel ainsi qu'à une multitude d'âmes, que le bon Dieu soit béni !

Au milieu de ces travaux, ma santé est excellente. Il semble que le bon Dieu m'a fait pour cela. Je me trouve plus heureux

[1] Le *pennican* se compose de viande de bison séchée au soleil, battue au fléau et réduite en poudre, puis jetée dans de la graisse fondue et enfermée dans des sacs faits avec la peau de l'animal. Cette viande, dont la vue et l'odeur rebutent, atteint une dureté telle qu'on ne peut l'emietter qu'à coups de hache.

dans mon désert qu'un roi dans son palais. Que pouvez-vous désirer de plus pour moi?

Au retour de Monseigneur, je dus repartir de nouveau pour le fond du lac des Esclaves. Le but de ce voyage était d'aller chercher des outils, des vivres et des marchandises, qui sont la monnaie du pays et sans laquelle on ne peut se procurer ni vivres, ni services.

J'arrivai à la Mission Saint-Joseph où je devais prendre ces articles huit jours après, et y demeurai un mois entier. Mon voyage dura donc cinq semaines et je ne revins au Rapide que le 4 octobre avec les premières glaces. Je trouvai la Mission bien avancée, notre maison était achevée. Monseigneur lui-même l'avait bousillée de ses propres mains, il avait charrié sur son dos quantité de troncs de sapins pour faire un bastion ou magasin à poisson. Une petite chapelle était contigue à la maison; elle servait en même temps de dortoir et de magasin à viande. On y disait la Sainte Messe sur un baril de clous et de ferrailles. Enfin une deuxième maison servant aux engagés avait été bâtie ainsi que deux cabinets. Trois mille poissons *blancs*, *gros* comme des petits *thons*, séchaient ou plutôt gelaient en plein air, pendus par la queue à un échafaud. Il nous en faut encore cinq mille pour compléter nos provisions d'hiver. Notre sauvage chasseur avait tué trois orignaux, dont les peaux séchaient au soleil. Quelques jours après nous fabriquions des lits rustiques et un poêle avec des feuilles de tôle. Tout marchait pour le mieux. Ne sommes-nous pas les enfants de la divine Providence! Nous ne pouvions pas choisir de patron plus assuré et plus fidèle.

Nos sauvages ici sont de plusieurs nations. Ce sont des esclaves ou *Desneseya-Ottiné*, des Côtes-de-Chien ou *Chietchaureh*, des Couteaux-Jaunes ou Trabisan-Ottiné et des Montagnais ou *Denés*. Tous ces peuples ont une langue différente, mais comprennent le montagnais, langue difficile et plus ardue que le latin et le grec.

Les succursales ou dépendances de la Mission du Rapide, sont celle de la Grande-Ile, du fort de Liard sur la rivière aux Liards, du fort Kalket aux montagnes Rocheuses, du fort

Simpson, sur le fleuve Mackensie · Monseigneur m'a déjà averti d'aller faire la Mission du fort de Liard ou du fort Raë au printemps prochain. Ces deux Missions sont distantes du Rapide de plus de deux cent cinquante lieues. Je m'y rendrai sans doute en traîneau à chiens sur les dernières glaces, avec un petit métis Canadien que j'ai emmené avec moi du lac des Esclaves et qui est mon maître de montagnais. Priez Dieu pour que ma Mission réussisse. Je vous instruirai de son résultat par ma prochaine ainsi que de la manière dont j'aurai passé l'hiver. Il est constant qu'il sera terrible, mais je suis sûr que nous en souffrirons moins que vous, car on se couvre ici autrement que chez vous. Je voudrais que vous pussiez me voir avec ma soutane de bure, mes culottes de cuir d'orignal, mon capot de peau de caribou, poil en dehors, mon casque de même étoffe, mes mitaines de peau de loup marin et mes raquettes, vous me prendriez pour un vrai sauvage. Si je puis vous envoyer un petit dessin, je le ferai.

Ici nos sauvages sont vêtus tout à fait curieusement; une paire de mitaines ou cuissards de cuir s'arrêtant à micuisse, un brayet ou pièce d'étoffe passée entre jambes et une blouse de cuir serrée par une ceinture en poil de porc-épic, des mocassins et des mitasses, sorte de guêtres. Ce costume est décoré de franges de lanières de peau, de rassades de toutes couleurs et de brimborions de toutes sortes. Mais les pièces les plus ornées de leur costume sont le fourreau de leur fusil, leur corne et leur sac à plomb, ainsi que leur sac à médecine.

Les femmes portent, outre des mitasses, une robe de cuir attachée sous les bras et décorée avec art de franges de poil de porc-épic, de petits morceaux de cuivre, de boutons polis et d'autres choses curieuses. Tous ces brimborions sonnent comme des clochettes lorsqu'elles marchent. Monseigneur a acheté plusieurs de ces costumes ainsi que des vêtements et ustensiles encore plus curieux des Esquimaux. Il se propose de les faire passer en France par la première occasion.

En hiver, les hommes et les femmes sont couverts de tuniques ou de robes courtes en peau de lièvres blancs tressées avec art.

La couleur blanche, qui est celle que revêt la terre dans ces pays depuis les premiers jours de septembre et qu'elle conserve jusqu'en juillet, est aussi celle de ses animaux. Ainsi on trouve ici bœufs blancs musqués, moutons et chèvres blancs, renards blancs, belettes et lièvres blancs, perdrix, moineaux et roitelets blancs. S'il y avait ici des merles, nul doute que le proverbe *donner un merle blanc*, pour exprimer une chose impossible, s'envolerait en fumée.

14 novembre 1862.

J'arrivai à la Mission de la Providence le lundi 11 août sur le tard, et y fus laissé seul avec le Fr. Boisramé dès le lendemain, Monseigneur étant reparti pour le fort Simpson avec le R. P. Gascon, que nous avons trouvé au Rapide. Tout était à faire dans cette Mission nouvelle; tout, je me trompe, car depuis un mois le R. P. Gascon et son digne acolyte s'étaient épuisés en labeurs, sapant des arbres, arrachant des écorces d'épinette, établissant une pêcherie, etc.; néanmoins la Mission se composait uniquement d'une tente en toile blanche, dressée sur une falaise de quinze à vingt pieds de haut, entre une grande croix et un échafaudage contenant tout notre avoir; bûcher, défricher, brûler des broussailles, construire, creuser la terre, tels furent nos premiers travaux. Il nous en a coûté bien des fatigues; toutefois, vous le comprenez, le plus dur de ces labeurs revenait au pauvre Frère, qui les a supportées avec le plus grand courage.

A l'arrivée de Monseigneur, c'est-à-dire trois semaines après, une maison de vingt-deux pieds carrés, lisez plutôt: une baraque, et une chapelle y attenante, de quinze pieds carrés sur huit, se trouvaient debout, mais sans porte ni chevrons. Formés de troncs de sapins bruts encochés par leurs extrémités en *queue d'hironde*, ces grossiers édifices paraissaient tenir par artifice; et nous redoutions le moment où il nous faudrait quitter notre habitation en plein vent pour nous y installer.

Sa Grandeur était à peine arrivée à ce rudiment de Mission,

qu'il me fallut m'en éloigner à mon tour pour cinq semaines, que j'allai passer avec le bon Père EYNARD, demeuré seul au lac des Esclaves. Un autre but de ce voyage était d'amener au Rapide une partie des vivres, outils et marchandises de ce Père, car les barges ne nous avaient rien apporté du tout. Parti le 1er septembre, je ne revins que le 3 octobre avec les premières glaces; mais peu s'en fallut que je ne revinsse plus du tout : une tempête assaillit notre pauvre barque dans ce rude lac des Esclaves, large comme une petite mer. Le lac se creusait sous un vent froid et terrible qui nous ballottait comme une coque de noix; l'eau entrant dans notre barque à chaque coup de mer, on fut contraint de nous claquemurer parmi les ballots de viande et de marchandises en étendant par-dessus nos têtes des prélarts cirés que l'on cloua sur les plats-bords; le mât fut étayé, il n'en craqua pas moins comme une allumette; la voile diminuée était maintenue à deux mains par cinq forts sauvages; mais que faire? le gouvernail n'obéissait plus, la barre cassait et le timonier perdait la tête; les sauvages, qui formaient seuls l'équipage de cette barge, se tenaient tapis au fond, tremblants de crainte. On crut que nous étions perdus, et l'on aurait jeté infailliblement la cargaison à l'eau, si un Canadien qui se trouvait là et moi-même n'eussions relevé le moral de ces pauvres gens par une contenance rassurée et des plaisanteries. Le bon Dieu et la Sainte Vierge aidant, nous nous tirâmes sains et saufs de ce mauvais pas.

A mon retour, je trouvai la Mission bien avancée. Nos constructions avaient été bousillées par Monseigneur lui-même, une cave se montrait dans le milieu; mais il n'y avait encore ni porte ni planchers; on mangeait et on écrivait sur ses genoux, ce que nous faisons encore, entre parenthèses; on couchait à terre, pêle-mêle avec des outils, des barils de ferraille et de poudre, sur lesquels on célébrait aussi la Sainte Messe. Il fallut encore se mettre à l'œuvre; pendant plusieurs jours, j'essayai d'étudier le montagnais; mais comment laisser Monseigneur faire tout seul le manœuvre, le pêcheur et le terrassier? J'en souffrais trop, et mon parti fut pris; je laissai l'étude de côté

pour aider Sa Grandeur. La semaine qui précéda la Toussaint fut la plus pénible; nous bousillâmes nos deux maisons trois jours durant, je fis ensuite le plancher de notre pauvre chapelle, pendant que Monseigneur et le Frère faisaient avec des perches chargées d'écorces un plafond à notre baraque. Je passai de là à la porte de la chapelle et de la porte à l'autel. Puis il fallut songer à orner cette pauvre petite chambre de boue pour la rendre digne de la présence de notre grand Dieu

Enfin, tout étant prêt pour le recevoir, il vint habiter notre pauvre toit d'écorce, ce Jésus! comme il habita sous celui de Bethléem; il vint partager notre affreuse misère et nos sueurs.

C'est dans cette chapelle qu'au commencement de ce mois nos sauvages se sont réunis en grand nombre; nous leur avons fait une petite Mission, et quatre des plus instruits ont été baptisés.

PETITOT, O. M. I.

JOURNAL DE Mgr GRANDIN.

Nous sommes arrivés avec le R. P. PETITOT jusques auprès de Mgr GRANDIN; ne quittons point ce cher Seigneur. Accompagnons-le dans le long voyage qu'il vient d'exécuter. Il en a écrit le journal fidèle. Commencé le 4 juin 1861, ce journal ne se termine que le 15 juillet 1862. Nous le publions *in extenso* : l'Evêque, le Prêtre, le Missionnaire, le Religieux, l'Oblat de Marie Immaculée s'y peignent sous des traits qui ne peuvent qu'exciter l'admiration. Avec quelle joie notre Bien-aimé Fondateur n'aurait-il pas pris connaissance de ces lignes qui lui étaient destinées, mais qui ne sont arrivées qu'après sa mort!

Sur le lac du Bœuf, le 4 juin 1861.

MONSEIGNEUR ET RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

L'amour si tendre que vous portez à vos enfants ne vous permet pas de les perdre de vue; j'ai même pu me convaincre